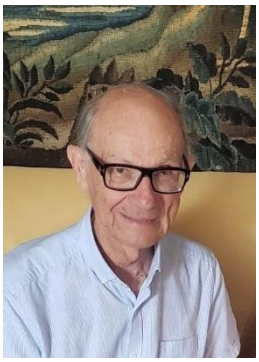
Conférence – témoignage : « Christian, mon frère »

par Hubert de Chergé,

le 20 septembre 2025 à Saint-Michel-de-Bannières (Lot)



Mon père disait : « quand on crache en l'air, ça vous retombe sur le nez » et en fait, c'est vraiment ce qui s'est passé pour moi : il y a une quinzaine de jours, naïvement, j'ai demandé à Colette (Présidente de l' Associatº de Sauvegarde de l'Eglise de St Michel de Bannières) : « qu'est- ce que vous faites cette année pour les journées du patrimoine ? » puisque je sais qu'on a l'habitude toujours de faire quelque chose autour de l'église à Saint Michel de Bannières à cette occasion – j'ai senti que ça turbinait dans sa tête et elle m'a dit : « mais oui, vous êtes là ? ». Je lui ai répondu : « ouais », et elle m'a immédiatement dit : « vous allez venir et intervenir ». Aïe - j'étais piégé ! En effet le 18 mai dernier, je devais venir pour apporter un témoignage, et j'en avais été empêché par un malaise, que j'avais considéré comme une grâce du bon Dieu… Je m'étais dit que le bon Dieu ne souhaitait pas que je vienne intervenir à Saint-Michel de Bannières… et je me suis trompé sur le désir du bon Dieu parce que Colette m'a remis dans une voie qui m'amène ici ce soir !

Alors voilà, je dirais que c'est, vous le devinez, avec beaucoup d'émotion que j'aborde le sujet de mon frère Christian : « Christian, mon frère ».

« Christian, mon frère », ce n'est pas tellement l'angle sous lequel j'ai l'habitude de témoigner car c'est plutôt de mon engagement à la suite de Christian que je parle d'habitude. Bien sûr, ça me fait parler de Christian, mais ça me fait parler surtout de ma vie depuis, dans le sillage de son engagement entre les chrétiens et les musulmans. J'y ai puisé un enrichissement dans ma propre foi, un émerveillement souvent, et du coup, là, il faut que je remonte à la source.

« Christian, mon frère » : l'émotion est d'autant plus grande que Saint-Michel-de-Bannières a une place toute particulière dans notre famille, puisque mes parents se sont mariés dans cette église et que Christian a dit une de ses premières messes ici : juste après son ordination sacerdotale, je l'ai accompagné dès le soir même pour venir ici avant de continuer vers chez mes grands-parents, du côté de Villefranche-de-Rouergue. Nous avons donc eu ici une des premières messes de Christian, la première ou la seconde après sa messe d'ordination à Paris. C'est un moment d'intense émotion que nous avons vécu ici, et ce n'est pas le seul.

Ce n'est pas le seul parce qu'après l'enlèvement et le décès des moines dont je vais reparler, le 11 août 1996, le village, par la voix de son maire, monsieur Prangère, avait demandé au curé de l'époque, qui n'était pas très motivé : « il faut célébrer une messe pour le père Christian, qui est un enfant du village » … et nous nous sommes retrouvés ici avec ma mère et toute la famille à cette messe du 11août 1996. On n'oublie pas une telle date. Pourquoi ? Parce que vous savez, au mois d'août, bien souvent, il y a des orages terribles. Et ce jour-là, il y a eu un orage terrible… ainsi pendant la messe, on a entendu une goutte, deux gouttes, trois gouttes, 10 gouttes : il pleuvait dans l'église ! A la fin de la messe, un homme du village, Rémi Simonet, qui a disparu maintenant, qui était bien connu dans le village mais qu'à l'époque je ne connaissais pas très bien, est venu me trouver en disant : « vous avez une minute ? ». J'ai toujours une minute, oui, et il m'a fait prendre l'escalier de l'église, que je ne connaissais pas alors mais que maintenant j'ai parcouru 1000 fois, et il m'a montré la toiture avec des trous énormes et avec les tôles qui essayaient tant bien que mal de les combler : c'était vraiment terrible.

Du coup, je me suis rendu compte qu'il fallait vraiment faire quelque chose. Bon, c'était une prise de conscience, mais moi, je bossais, je ne pouvais pas tout faire. Et puis j'ai eu des visites de délégations du village, notamment une dénommée Colette Laprévôte (*présidente de l'AESMB en 2025, ndt*) qui est venue et pas toute seule… J'ai eu aussi une convocation dans une maison du village, chez madame Arnal que beaucoup ont connu et qui m'a dit : « Il faut faire quelque chose ». Je lui ai répondu : « Vous avez l'association de sauvegarde ». Elle m'a dit : « non, non » et elle avait raison, « l'église, c'est autre chose » - et l'église c'est autre chose, effectivement.

Ainsi en l'an 2000 le village, sans mettre dans le coup la famille, s'est lancé dans l'initiative d'une collecte, avec l'abbé Durand, que je salue : il était le curé à l'époque et il l'est redevenu après une longue absence - il n'était pas pour rien dans cette initiative et il est présent ce soir.

Et il y a donc eu cette plaque *(avec le texte du Testament spirituel de Christian, ndt)* qui a été mise en place et inaugurée le 7 janvier 2001 à l'occasion de l'ouverture de l'année jubilaire, et je n'ai appris qu'au mois d'août 2000 qu'il y avait cette manifestation qui était prévue.

Donc, parler de Christian ici aujourd'hui, Christian mon frère et un enfant du village, vous devinez que mon émotion est multipliée par cette résonance et ces liens de Christian avec le village. Christian aimait rappeler que le site de Bannières, où nous sommes, était une grange cistercienne (trappiste) qui dépendait de l'abbaye d'Aubazine *(entre Brive et Tulle, ndt)*. Et effectivement, depuis, on a pu identifier qu'il y a encore à Bannières un mur du 12ème siècle et une chapelle qui a été identifiée depuis comme l'ancienne forge des moines : cette filiation qu'il y a au sein de la famille rend mon émotion pour parler de Christian d'autant plus forte.

« Christian, mon frère » : commençons par un petit rappel des événements. C'était le 27 mars 1996 au matin. J'étais directeur adjoint de la recherche à Gaz de France et j'animai la réunion du mercredi avec les chercheurs. On est venu me trouver en me disant qu'il fallait que je sorte parce qu'il y avait un événement dans lequel mon frère était sûrement concerné : c'était l'enlèvement des moines de Tibhirine.

Et effectivement, dans la matinée, nous nous sommes tous retrouvés autour de ma mère, sauf mon frère Robert qui était à Lyon, et nous avons eu le premier témoignage que cette disparition des moines, du moins cet enlèvement des moines, soulevait des émotions extraordinaires et qui nous dépassaient de beaucoup. En effet, nous avons eu un appel à la maison d'un prêtre que l'on ne connaissait pas et qui voulait parler à ma mère. Du coup, on lui passe maman, et il explique qu'il était au séminaire avec Christian, et que maintenant il est en charge des relations entre les chrétiens et les musulmans sur son département. Il appelait pour nous dire combien il participait à notre émotion, et alors qu'il nous partageait ce sentiment entre dans son bureau Saäd Abssi, un musulman avec lequel il avait fondé une association.

Et il y a eu entre ma mère et Saäd un échange extraordinaire. Saäd venait de découvrir à qui il avait affaire, et il dit à maman combien il était blessé, en précisant qu'il était doublement blessé : d'abord en tant qu'homme, parce que ces moines ne faisaient de mal à personne, et ensuite et surtout en tant que musulman, car dans le Coran il est dit qu'on doit respecter les moines qui sont des hommes de prière et qui ne s'enflent pas d'orgueil.

Et du coup, ma mère, qui était une sainte ambulante, dit à Saäd : « il faut prier », et elle précise : « prier pour les moines qui ont besoin de notre prière, et prier pour les agresseurs pour que la grâce de Dieu soit sur eux et la volonté de Dieu se fasse ». Et depuis cet événement, moi-même, quand il y a un attentat, je prie pour les victimes, bien sûr, mais je prie aussi pour les agresseurs

parce que je trouve que c'est extraordinaire de demander la grâce du bon Dieu pour tout le monde.

D'ailleurs, ça rejoint le Testament Spirituel de Christian, que l'on ne connaissait pas à l'époque et qui parle de l'ami de la dernière minute.

Cet événement a bouleversé beaucoup de monde, notamment quand on a appris la mort des moines au mois de mai, 50 jours à peu près après leur enlèvement : Monseigneur Lustiger, qui était à l'époque archevêque de Paris, avait fait allumer sept cierges dans la cathédrale Notre-Dame de Paris. Quand il y a eu l'annonce de la mort des moines, c'était un vendredi, il a convoqué les journalistes et il a montré les sept cierges qu'il faisait éteindre : on a découvert ça avec les autres à la télévision, c'était dur, car on espérait toujours à ce moment-là. Et en même temps, c'est vrai que la page était tournée et que pour nous Christian avait bien disparu.

Nous sommes une famille de huit enfants. Robert, l'aîné, est entré dans l'armée et est devenu officier. Christian, le second, est rentré dans les ordres, il était à l'église. C'est assez traditionnel ! Moi, je suis le troisième, donc j'ai fait ce que j'ai voulu, et après comme nous sommes huit, il y a eu les autres, qui eux aussi se sont débrouillés comme ils pouvaient. Mais cette vocation de Christian n'est pas uniquement due à la vocation familiale :

Christian, dès l'âge de cinq ans, nous disait : « plus tard, je serai prêtre ». Je me rappelle, nous étions en Algérie, mon père ayant été nommé là-bas, j'avais quatre ans, Christian avait cinq ans et nous sommes resté trois ans en Algérie. Bon, quand Christian disait cela ça ne nous étonnait pas trop parce qu'effectivement il était très serviable, très pieux, plein de qualités.

Mais il n'était pas parfait pour autant :il était très susceptible – or vous savez, quelqu'un de susceptible, pour le faire monter au cocotier, c'est assez simple. Avec Christian, on y arrivait assez facilement en l'appelant sainte nitouche : ça faisait mouche à chaque fois, et ce n'était pas très sympa de notre part.

Tout enfant, il faisait des colères terribles, des colères bleues, quand il avait un ou deux ans. Cela terrifiait mes parents parce que quand il avait une insatisfaction, il tombait par terre et devenait bleu, comme s'il était mort. Alors mes parents sont allés voir des spécialistes qui leur préconisaient une douche froide, une douche chaude, etc. jusqu'au jour où ils sont allés voir un praticien qui était un vieux médecin de campagne, qui leur a demandé : « mais comment ça se passe ? » - « C'est simple, il suffit qu'il ait une contrariété ». C'était un bon toubib, qui avait toujours un sucre ou un bonbon dans la poche, et il a proposé un bonbon à Christian. Christian s'est approché et le toubib a retiré le bonbon d'un coup : ça n'a pas loupé, Christian est tombé par terre, il était mort. Alors le médecin n'a pas paniqué, il a demandé aux parents de le suivre hors de son bureau dans un petit cabinet qu'il avait à côté et il a laissé Christian tout seul comme mort. Les parents conservaient de cela un souvenir qui était vraiment très, très désagréable. Ça leur a semblé durer une éternité. Je crois que ça n'a pas duré très longtemps, peut être cinq minutes. Et au bout de cinq minutes, le médecin a fait revenir les parents dans son cabinet et Christian s'amusait sur le tapis avec les jouets qui étaient là.

La recette, c'était que Christian, quand il faisait des colères comme ça, il ne fallait surtout pas s'en occuper.

Ce qu'on peut dire, c'est que ce tempérament de feu qu'il avait, en fait il l'a toujours gardé. Et je ne sais pas si vous avez remarqué dans les photos, Christian avait toujours le sourire. Le film

« des hommes et des dieux » pour ça est loupé parce que l'acteur qui l'incarne ne sourit que rarement.

Or Christian avait un beau sourire qu'il avait hérité de ma mère et quand il avait des contrariétés, il souriait. Alors, on ne pouvait pas se tromper, on arrivait à lire ses sentiments au travers de ces sourires parce que les sourires sont multiples. Il n'y a pas besoin d'aller voir l'ange de Reims pour savoir qu'il y a 1000 sourires... Avec Christian on voyait tout de suite si son sourire était un vrai sourire de joie ou si c'était un sourire dans lequel il y avait beaucoup de tension - et cette tension, il l'a eu jusqu'au bout. Et on peut dire qu'il a lutté avec ce sourire contre les violences qu'il avait.

Donc Christian, à cinq ans, dit qu'il veut être prêtre. Et puis après il ne disait plus rien, il n'en parlait plus. On est revenu en France, il était toujours premier de sa classe, il était bon partout - pourtant il était un peu maigrichon, mais comme il était astucieux quand on était aux scouts, aux routiers, avec son équipe et sa patrouille il gagnait les concours dans les camps parce qu'il turbinait bien dans sa tête, puis il faisait bosser tout le monde et ça marchait : c'était un vrai meneur. Donc c'était un peu embêtant parce qu'il était premier partout, il réussissait tout, etc. - j'étais juste derrière, c'était l'horreur ! On n'était pas jaloux, mais on se disait que quand même le bon Dieu, il est inégal dans ses dons...

Arrive le bac : Christian avait le prix d'excellence comme d'habitude - échec au bac : surprise, surprise intégrale ! A l'époque, il y avait une session de rattrapage en septembre. Donc il s'est représenté en septembre, et là nouvel échec : tout le monde était très étonné et on a découvert qu'il était épuisé parce qu'il avait pris 14 centimètres dans l'année. Il faut dire qu'il trouvait qu'il était trop petit et il en avait un complexe. Là, il a grandi tout d'un coup - merci mon Dieu - mais il a payé ça par un échec au bac et un redoublement.

Et on se dit le bon Dieu a de drôles de plan, parce pour son redoublement il a changé d'école : alors que nous étions dans une école religieuse « tout beau tout propre » avec des bons pères qui s'occupaient de nous et la messe tout le temps (Christian, en plus, il en rajoutait, il y avait une petite chapelle où il allait toujours prier), il a redoublé dans le lycée public qui était à côté de chez nous à Paris, un bon lycée – et là, ça a été une découverte pour lui, une découverte de la différence parce qu'il s'est retrouvé avec des gars dans sa classe qui étaient très différents de lui par les convictions, par la foi, par la pratique. Et il a découvert qu'il y avait des trésors dans ces gens-là qui pourtant n'allaient pas à la messe et qui n'avaient aucune conscience de ce qui faisait le cœur des convictions de Christian. Et il s'est fait des amis, là, dans ce lycée, pour la vie.

Pour moi, cette découverte de la richesse qu'il y a dans la différence a été fondatrice chez Christian car on peut dire que c'est un roi de la différence, de toutes les différences - et je pense que ça a joué pour lui dans son rapport entre les deux religions chrétienne et musulmane : il a vu dans cette différence un don de Dieu et il a exploité au maximum ces différences en les plaçant sous le regard de Dieu.

Donc il a quand même eu son bac la deuxième fois. Et puis après, comme il avait dit qu'il voulait être prêtre mais qu'il n'en parlait plus, on se demandait ce qu'il allait faire. Il a fait du droit, un an sans doute, pas deux car très vite, il a décidé de rentrer au séminaire des Carmes. J'étais un peu vexé parce que j'ai appris ça par mon père, à la fin de l'été, me disant que Christian allait rentrer au séminaire des Carmes à la rentrée : je trouvais que Christian aurait pu me le dire directement quand même. Cela s'est donc fait de façon très discrète. C'était quand même sympa parce que quand on allait le voir au séminaire des Carmes à Paris, il était rayonnant, on le sentait vraiment bien dans sa peau. Il y a une photo de lui qui l'illustre bien sur le perron de l'escalier du

séminaire des Carmes : il faut savoir qu'au moment de la révolution, les Carmes qui étaient là ont été tous tués en les faisant passer dans cet escalier qui existe toujours pour aller au jardin : en passant dans l'escalier, ils étaient obligés de se baisser et là on les tuait, un par un. Et cette photo de Christian est très touchante car on le voit rayonnant sur ce perron avec l'escalier derrière : on sent qu'il a complètement intégré le sacrifice de ces religieux et il les mémorise non pas dans la tristesse mais dans une espèce de rayonnement intérieur.

Pendant qu'il était au séminaire des Carmes, il y a eu le service militaire. C'était pendant la guerre d'Algérie et lui-même, alors qu'il n'y était pas du tout obligé, a demandé à aller là-bas en Algérie. Bon, on était un peu étonnés, mais on s'est dit que c'était un retour aux sources puisqu'on conservait tous un souvenir merveilleux de l'Algérie.

Mais enfin c'était la guerre quand il est arrivé là-bas... il était à Tiaret dans l'ouest algérien comme sous-lieutenant parce qu'il avait fait les EOR : dans cette petite bourgade de Tiaret, il était l'homme chargé par le gouvernement français d'assurer la paix et l'administration de cette petite localité. Et là, il s'est lié d'amitié avec le garde champêtre, qui avait beaucoup d'importance puisqu'ils avaient tous les deux pas mal de choses à voir ensemble... et Christian racontait qu'ils profitaient de ce cheminement ensemble pour cheminer aussi dans leur foi respective. Christian disait : « j'avais 20 ans, Mohamed avait 47 ans et il me parlait comme à un fils. Nous échangions sur lui en tant que musulman (il savait très bien que j'étais chrétien et séminariste) et moi en tant que chrétien ».

Christian racontait comment ces échanges étaient une ouverture incroyable de l'un comme de l'autre. Je peux témoigner moi-même, du fait que j'ai me suis engagé un peu dans cette voie-là, qu'effectivement j'ai moi-même ressenti à certains moments qu'on n'était pas deux mais trois dans de tels échanges - il m'est arrivé de le dire, sans avoir besoin de préciser qui était le troisième : est-ce que c'est le dieu des chrétiens, est ce que c'est le dieu des musulmans ? En fait ce n'est pas ça le problème, c'est Dieu.

Et donc ils cheminaient ensemble, et un jour (c'était quand même la guerre) il y a des gens du FLN qui à l'époque se défendaient ou agressaient pour l'indépendance de l'Algérie, qui ont entouré Christian et du coup, Mohamed est intervenu et a dit : « on n'y touche pas, c'est un ami, c'est mon ami ». Quelques jours après, Christian retrouve son ami Mohamed, qui était toujours jovial, et il le trouve soucieux, et il lui demande ce qu'il a. Mohamed lui répond : « Voilà, tu vois depuis l'autre jour, je suis l'objet de menaces parce qu'on me demande de choisir mon camp. On me demande si je suis pour l'indépendance de l'Algérie ou si je suis pour que les français restent ». Christian lui dit : « je prierai pour toi » et l'autre lui dit : « tu vois, on me demande de choisir entre mes frères et mon ami : ce sont mes frères, tu es mon ami. Comment veux-tu que je choisisse ? » et il ajoute : « merci pour tes prières, mais quel dommage que vous, les chrétiens, vous ne sachiez pas prier ». Christian reçoit ça en pleine figure. Quand il raconte l'histoire, il ne dit pas quelle a été sa réaction.

Je crois qu'il n'a pas pu répondre. Et du coup, on en reste là. Et quelques jours après, le 8 novembre 1959, qui était un dimanche, on découvre Mohamed assassiné avec un coup de poignard dans le dos alors qu'il allait puiser de l'eau dans son puits. Toutes les images y sont. Et pour Christian, ça a été un ébranlement tel qu'il n'en a pas parlé.

Vous savez, quand c'est trop dur, on n'en parle pas, puis le temps fait son œuvre, mais on n'en parle pas. Et Christian n'en a pas parlé. Il est revenu au séminaire et puis ensuite, il voulait être en paroisse. Il a râlé comme un putois parce que, au lieu de le mettre dans une paroisse, on l'a mis à Montmartre alors qu'il voulait être sur le terrain. Il n'était pas content du tout, mais ce qui

est extraordinaire, c'est que là-bas à Montmartre, où il y a beaucoup de gens qui viennent se confesser, Christian s'est découvert un talent qu'il ne connaissait pas, un talent de directeur spirituel, qu'il a développé ensuite à Tibhirine, où il avait un grand nombre de correspondants. À Montmartre, il a donc développé des qualités d'écoute et de conseil qu'il ne se connaissait pas.

Et nous arrivons en 1968 et on voyait son avenir tout tracé : évêque, cardinal, pourquoi pas pape ? Il n'y avait pas de raison que ça lui ne lui arrive pas à lui aussi !

Et c'est à ce moment-là qu'il a profité des vacances, en juillet 68, pour dire que sa vocation ce n'était pas ça, c'était d'aller en Algérie, dans un coin paumé, Tibhirine, à 100 kilomètres au sud d'Alger dans les premiers contreforts de l'Atlas, et qu'il sentait un appel pour cela.

C'était pendant les vacances… ma mère a porté des lunettes noires pendant toutes les vacances, elle cachait ses pleurs. Mon père, qui était un officier, a une réaction très différente, un peu la réaction du centurion. Il dit : « Christian, tu as des talents et tu ne peux pas enterrer des talents comme ça. Ce n'est pas évangélique ». A vue humaine, il avait assez raison… Toujours est-il que mon père est ensuite allé à Tibhirine et n'a pas compris. Quand il est mort des années après, en 1978, il n'avait toujours pas compris… mais je crois qu'alors il a compris que ce n'était pas un talent que Christian allait enterrer, c'était une graine de sénevé, car quand on voit l'impact qu'a eu cet événement des moines dans le monde et dans le cœur de beaucoup de gens, on se dit que le bon Dieu a des drôles de projets, mais qu'effectivement, c'était une graine de sénevé qu'il allait enterrer là-bas.

Bon, toujours est-il qu'en 1968 mon père n'était pas content, mais que Christian, ça ne l'a pas empêché de partir. Il devait partir en juillet 68, il avait l'engagement de Mgr Veuillot, l'archevêque de Paris, pour partir après quatre ans de bons et loyaux services après son ordination. Donc Mgr Veuillot savait déjà depuis longtemps que Christian avait cette vocation, même si nous on ne le savait pas… Or Mgr Veuillot rend l'âme, et son successeur étant un aveyronnais qu'on connaissait bien, Mgr François Marty, qui avait été curé en Aveyron, on s'est dit qu'il n'y aurait pas de problème avec lui : il allait être fidèle à l'engagement de son prédécesseur… Mgr Marty reçoit Christian avec son accent bien rouergat et lui dit : « Christian, vous allez encore rester un an ». Christian râlait : « ce n'est pas correct de me faire rester encore un an ! » … et pour moi, ça a été providentiel.

Pour moi, ça a été providentiel parce qu'il devait partir en juillet et qu'à la Toussaint de cette même année 1968, j'ai été victime d'un très grand accident de voiture. J'étais à la place du mort, mais ce n'est pas moi qui ai vraiment été le plus meurtri. J'ai été blessé, mais mon épouse qui était derrière avec les deux enfants, deux ans et trois mois, n'a pas survécu. Et pour moi, ça a été un bouleversement terrible. Il a fallu attendre sept ans pour que Nicole providentiellement vienne me réchauffer le cœur. Mais sur le moment, ça a été très, très dur et comme j'étais blessé pendant que Marie-Brigitte se mourait (elle est morte au bout de 30 jours) dans le coma, Christian venait me voir à l'hôpital d'Amiens.

Et là, tout de suite, il m'a dit un truc qui m'a beaucoup, beaucoup aidé. Il m'a dit : « tu vois, on ne peut pas tout comprendre. Il faut accepter de ne pas tout comprendre ».

Et je trouve que c'est merveilleux comme conseil, parce qu'il y a des gens qui disent : « vous comprendrez plus tard » et en fait, on ne comprend rien – et le fait justement de ne pas essayer de comprendre, quand il y a un truc comme ça qui arrive, laisse la place à la grâce.

Et du coup, les grâces sont arrivées. Pourquoi ? Parce que justement, j'étais dans un état de confiance et Christian y était pour beaucoup, en disant : « c'est trop dur ce qui m'arrive… et puis je ne le souhaite à personne » - et encore maintenant je ne le souhaite à personne, c'est trop dur. Mais le fait de dire : « je ne comprends pas, mais je ne cherche pas à comprendre », ça laisse disponible pour l'ouverture à la grâce.

Toujours est-il que comme j'étais dans mon lit d'hôpital et qu'il venait me voir, j'ai profité quand même de ce qu'on se retrouvait et qu'il me donnait ce bon conseil pour demander à Christian : « Explique-moi un peu, pourquoi est-ce que tu pars là-bas, en Algérie ? ». Et il me dit : « tu sais, Hubert, les algériens là-bas sont des musulmans et pour les musulmans, la prière est très importante ». Et ça, je le savais parce quand on était enfant là-bas, on voyait les algériens s'accroupir en pleine rue pour la prière et ma mère nous avait mis en garde : « On ne se moque pas parce qu'ils prient Dieu ». Et donc ce respect de la prière musulmane, nous l'avions complètement intégré, au moins les aînés. Je l'avais pleinement intégré et je dirais que ça se traduisait par le fait que Dieu était une évidence pour nous. Il était dans la rue, il était partout - et c'est Christian qui, dans l'avion que nous prenions pour revenir d'Algérie, tandis que nous étions tout émerveillés et émus de retrouver la France, c'est Christian qui nous avait dit à l'époque, du haut de ses huit ans : « Vous allez voir, on va rentrer en France et là ce ne sera pas la même chose. Dieu ne sera pas présent de la même façon ». Je ne sais pas comment il savait ça, mais effectivement, il avait raison. À l'époque, les églises étaient pleines beaucoup plus que maintenant, Dieu était là le dimanche, pas de problème, mais les autres jours de la semaine, heureusement qu'on faisait un petit peu la prière avec Maman… Christian avait cette intuition que la présence de Dieu et l'évidence de Dieu en Algérie était fondamentale.

Donc Christian me dit : « En tant que moine, je voudrais être prière chrétienne au milieu de la prière musulmane ». J'avais trouvé ça génial, mais je lui dit : « mais toi, Christian, tu es quand même un intello, tu travailles du chapeau, mais les trappistes chez qui tu vas sont dans le « *ora et labora* » et le *labora* c'est le travail de la terre. Moi, je ne te vois pas trop là-dedans … » et Christian me dit : « oui, c'est vrai peut-être, mais d'abord en Algérie et je vais aller en Algérie, il n'y a pas de bénédictin, il n'y a que des trappistes. D'autre part, en Algérie, ils travaillent la terre et je voudrais travailler la terre comme eux ». Alors ça, j'ai trouvé ça super, travailler la terre comme les algériens au milieu duquel ils étaient… Et puis je ne lui posais plus de questions et c'est lui qui ajoute : « tu sais, les bénédictins, ils sont chacun dans leur cellule, tandis que les trappistes, ils sont toujours tous ensemble. Et tu sais, ça, ce n'est pas évident. Il y a des frottements… ». Je savais cela parce que nous, huit enfants, je peux dire que ça frottait sec – et il me dit : « voilà, il y a des frottements et nous, ces frottements, ils nous permettent de nous polir les uns les autres sous le regard du bon Dieu ».

J'avais trouvé ça super, et en fait, à la mort des moines, on a eu le témoignage, à la demande de ma mère, du Père Bernard Rérolle qui était venu prêcher la retraite aux moines de Tibhirine en mars 96 à la demande de Christian, juste avant leur enlèvement dans la nuit du 26 au 27 mars 1996. Il devait animer cette retraite début mars et il avait téléphoné à Maman en février en lui disant que bon, partir en Algérie, dans ces conditions-là, ce n'était quand même pas évident … Et ma mère lui avait fait honte au téléphone lui disant : « moi, si c'était moi, je pars tout de suite en Algérie ». Bon, du coup, il y est allé, et ça a été la dernière retraite qu'ont eu les moines, huit jours à peine avant leur disparition.

Et il racontait que jusqu'au bout, il y avait des frottements entre les moines, et que jusqu'au bout, ils se chipotaient un peu les uns les autres… et la seule chose qu'il rajoutait, c'est qu'ils étaient quand même tous unis, tous solidaires complètement sur le fait de rester là, de rester là

au milieu de tout ce peuple mortifié. Et effectivement, comme Colette le rappelait tout à l'heure, 7 moines, 19 martyrs d'Algérie, mais 200 000 victimes de cette décennie noire en Algérie.

Et pour moi, c'est formidable parce que pour moi, les 19 martyrs d'Algérie, parmi lesquels les sept moines, sont les icônes qui rendent visibles les 200 000 autres victimes. C'est super, et c'est pour ça que quand on parle des martyrs d'Algérie, pour moi c'est très important de parler de toutes ces victimes, sinon, on se trompe complètement : s'ils sont restés là-bas, justement, c'est parce qu'il y avait les autres.

Donc Christian me répond à mes questions à l'hôpital d'Amiens et ces questions sont devenues. pour moi un éclairage formidable lorsqu'en 1996, on a appris sa mort.

Il m'avait dit prière chrétienne au milieu de la prière musulmane, et j'ai découvert, nous avons découvert que là-bas, pour les moines et singulièrement pour Christian, cette prière n'était pas simplement au milieu, c'était avec. Et ce qui est important c'est que l'initiative ne venait pas des moines s'adressant aux gens du village ou autres pour leur dire : « on prie, on pourrait prier ensemble », non, ce sont des gens du village et des gens d'Alger qui sont venus voir les moines en disant : « vous êtes des hommes de prière. Nous la prière, c'est quelque chose qui nous parle, ce qui fait qu'on voudrait prier ensemble. Et ne vous méprenez pas, nous sommes musulmans, nous n'avons pas envie de devenir chrétien, et on ne vous demande pas non plus de devenir musulman, ce n'est pas le problème : nous nous disons que si nous nous rencontrons et si nous avons un échange entre nous, ça peut apporter quelque chose ». Et ils avaient appelé ça le *ribat el salam*, le lien de la paix, et Christian a animé ces rencontres entre des chrétiens et des musulmans, le *ribat*, le lien de la paix, avec celui Claude Rouault, qui est devenu ensuite évêque là-bas dans le Sahara, l'évêque du désert, et qui vit toujours - et quand nous sommes allés ensuite avec ma mère à Tibhirine à la mort des moines nous recueillir sur les tombes, il y avait des algériens, des musulmans qui nous rappelaient : « J'étais dans le *ribat* avec Christian ». Donc non seulement Christian a été prière au milieu de la prière musulmane, mais il a partagé la prière.

Et puis il m'avait dit : « je veux travailler le sol, comme les algériens ». Et là, c'est différent : les moines vieillissaient et, à un moment, n'arrivaient plus à exploiter le jardin, ils ont donc fait appel à des hommes du village, des pères de famille, et du coup, ils ont partagé le travail ensemble. Et pour Christian, ça a été un lieu d'échange extraordinaire.

Vous savez, quand on travaille comme ça avec les mains à plusieurs, on peut parler. C'est comme dans les cuisines, ce sont des endroits où on parle. Et Christian a eu des échanges fantastiques en travaillant là avec des hommes du village. Une histoire qui symbolise cela, c'est avec un Mohamed (il y a beaucoup de Mohamed, mais ce n'est pas celui dont nous parlions tout à l'heure), c'était dans la décennie noire, vraiment à la fin, ils travaillaient tous deux dans le jardin et Christian dit à Mohamed : « tu sais, on est comme des oiseaux sur la branche : il suffit que notre communauté nous demande de partir parce que c'est la guerre ici, ou que le gouvernement nous dise qu'il faut partir, et on sera obligé de partir ». Et Mohamed répond : « oui, Christian, sauf que les oiseaux, c'est nous et la branche, c'est vous, parce que si vous partez, sur qui est-ce que l'on va pouvoir s'appuyer ? ».

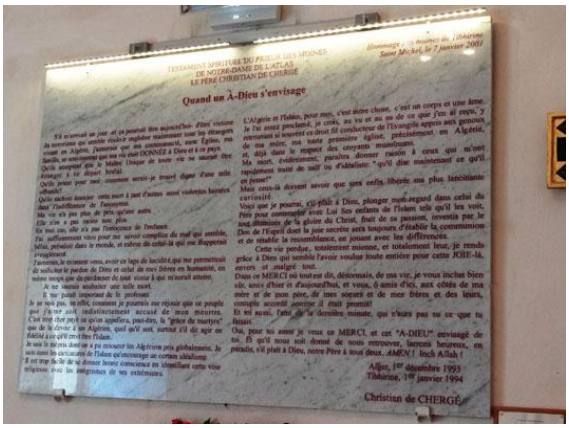
Cette histoire, Christian nous l'a raconté la dernière fois qu'on l'a vu, en octobre 1994, 18 mois avant les événements. Et cette histoire a été pour moi une réponse à la lettre, pas très sympa, que je lui avais adressée en mai 1994. Je lui avais redressé une lettre en lui disant : « Ecoute Christian, maintenant vraiment, tu prends des risques pour toi et aussi pour la communauté ». Et j'avais ajouté bêtement, mais ce n'est pas complètement faux non plus : « aimer, donner sa

vie pour le prochain, est une grande preuve d'amour, mais donner sa mort, ce n'est pas donner sa vie ». Bon, c'est pas terrible mon truc, et il n'avait pas répondu… Sauf que quand nous l'avons vu quelques mois après, il a raconté cette histoire de l'oiseau et de la branche, et du coup, j'avais la réponse à ma lettre : en fait, s'il resté là-bas, et maintenant, c'est très caractéristique quand on y va, s'il resté là-bas c'était en solidarité avec les autres et leur vie est devenue signe de ce qui s'est passé là-bas.

Donc voilà, il meurt et le soir où les cierges ont été éteints devant la télévision, là, on a pris conscience que c'était fini et c'est là que Gérard, qui était le frère de Christian et qui était le dernier de la famille, le huitième, a pris la parole. Gérard, on savait très bien qu'il avait reçu de Christian dans une enveloppe fermée avec dessus la mention : « à ouvrir au cas où … », un document dont Christian lui avait dit : « Tu ne l'ouvres que si je meurs de mort brutale ». Et quand les moines avaient été enlevés, on avait dit à Gérard que c'était peut-être le moment d'ouvrir sa lettre, mais Gérard avait répondu : « non, car Christian avait bien précisé « si je meurs de mort brutale », et pour le moment, on ne sait pas, ils ont été enlevés mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus ».

Et le soir où c'est devenu évident, on a d'ailleurs retrouvé leurs têtes dans les arbres à proximité du village, à ce moment-là on a dit à Gérard : « écoute, c'est le moment ». Et là, ça a été un grand moment d'émotion. C'était un vendredi juste avant la Pentecôte, on s'est retrouvés tous autour de maman et on a découvert ce texte ensemble. Ce texte, c'est ce qu'on a appelé le testament spirituel du frère Christian. C'est un texte que l'on a trouvé magnifique et tout de suite Henri, qui est le numéro quatre de la fratrie, juste après moi, et qui est très exubérant, a tout de suite pensé à publier et a dit : « Ce texte, il faut le faire connaître ».

Et au début, on n'était pas très convaincus, mais on s'est dit : « il a peut-être raison », et du coup, on m'a demandé de proposer ce texte à La Croix - J'avais été pas mal en rapport avec La Croix pendant toute cette période depuis la capture des moines. Et le mardi matin, juste après le week-end de Pentecôte, j'ai téléphoné à La Croix et demandé à parler avec le rédacteur en chef que je connaissais bien. Il était environ 9h30 et entre temps ma sœur Ghislaine religieuse avait tapé le texte du testament spirituel dans les formes, et je l'avais donné à relire à ma secrétaire avant envoi : elle était revenue avec les larmes aux yeux, émue par la lecture qu'elle venait de faire.


TESTAMENT SPIRITUEL DU PÈRE DES MOINES
DE NOTRE-DAME DE L'ATLAS
LE PÈRE CHRISTIAN DE CHERGÉ

Quand un À-Dieu s'envisage

Donc j'ai eu le rédacteur en chef qui m'a demandé de lui envoyer le texte, et il a eu tout de suite un écho extraordinaire puisque dès le jour-même, on en a parlé dans les médias lors des informations.

Ce texte donnait le sens de la disparition de Christian et ce que je vous propose c'est que nous nous retournions vers cette plaque et que nous le lisions ensemble. S'il y a des questions, je suis prêt à y répondre ensuite.

Merci de votre écoute.